

Le fantastique québécois vu par l'un de ses praticiens

Frédéric Durand

Number 139, Fall 2005

La littérature fantastique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51270ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Durand, F. (2005). Le fantastique québécois vu par l'un de ses praticiens. *Québec français*, (139), 53–56.



Le fantastique québécois vu par l'un de ses praticiens

>>> FRÉDÉRIK DURAND*

Ayant publié sept romans fantastiques entre 1997 et 2004, j'ai trouvé intéressant de raconter et de décrire (étant romancier, après tout) dans quelles circonstances ces ouvrages ont été publiés, et quelles sont les conditions qui ont pu favoriser ou rendre possible la publication et la diffusion de ces livres. Le but de cet article n'est donc pas de réfléchir aux problèmes théoriques posés par la littérature fantastique, ni de présenter un bilan exhaustif de la scène littéraire fantastique québécoise. Il s'agit plutôt, à partir d'une expérience personnelle, de montrer de l'intérieur le parcours d'un praticien québécois du genre.

Il convient d'entrée de jeu de dire que rares sont les écrivains qui surgissent de nulle part. Souvent, des années de pratique et d'expérimentations variées sont

nécessaires pour être publié. Il s'agit de lire beaucoup, de réfléchir, d'affiner son art, son imaginaire et son style. Dans mon cas, ayant été frappé assez jeune par la littérature fantastique, en particulier par l'école belge révélée par la collection « Marabout » des Éditions Gérard au cours des années 1960-1970, j'avais eu l'occasion d'en lire beaucoup. Je lisais aussi les ténors américains ou anglais « classiques » (Lovecraft, Matheson, Bloch...) ou contemporains (King, Straub, Masterton, Rice...), de même que des auteurs français ou québécois, bien que les publications québécoises étaient nettement plus rares pendant mes années de formation – malgré quelques collections et livres disparates, et en dépit des revues spécialisées *Solaris*, *Imagine...*, et de quelques fanzines.

Frédéric Durand
Photo > source Internet

Parmi les éléments qui m'intéressaient le plus dans le fantastique, je remarquai assez vite (entre autres) la transgression, l'imagination, l'impact émotionnel, le style et l'aspect onirique. Encore aujourd'hui, ce sont des éléments que je recherche en littérature, même si je suis devenu plus exigeant.

Comme nombre d'aspirants écrivains, j'ai commencé par rédiger de petits romans assez tôt, malmenant une antique machine à écrire sans méthode particulière. Les années ont passé et j'ai publié quelques nouvelles ici et là, en plus d'analyser le genre plus à fond, notamment par le biais d'articles, de comptes rendus, de travaux, d'exposés...

Mon premier roman fut publié en 1997 par l'éditeur Pierre Tisseyre. Il s'intitule *L'ombre du sorcier*, et c'est grâce à la création de « Chacal », une collection destinée aux jeunes lecteurs (12 ans et plus), spécialisée dans le fantastique, la science-fiction et l'horreur, qu'il put trouver sa place. En fait, ce livre avait été écrit plusieurs années auparavant (vers 1993, si mes souvenirs sont bons). Une fois le manuscrit terminé, un constat s'était imposé : il était peu probable de trouver un éditeur québécois qui soit intéressé par cet ouvrage. La seule possibilité que j'avais envisagée était Médiapaul, une maison d'édition qui s'intéressait à la littérature « de genre » visant un public jeunesse. Je ne l'avais cependant jamais envoyé, persuadé qu'il ne serait pas retenu, car trop différent de ce que cette maison publiait.

Je l'avais plutôt envoyé en France, à l'éditeur de la collection « Frayeur » (1994-1995). Elle faisait suite à la tentative avortée de l'éditeur « Fleuve noir » de ressusciter la collection « Angoisse » (1954-1974) qui avait permis à de nombreux lecteurs d'orner de bijoux noirs les étagères de leur bibliothèque. La collection « Frayeur » s'interrompt après 32 titres publiés à toute vitesse et le manuscrit demeurait inédit. Il est d'ailleurs regrettable que « Fleuve noir » trahisse maintenant sa mission d'origine et se contente de publier des traductions de l'anglais ou de l'américain...

En 1997, j'appris, dans les pages de la revue *Solaris*, la création d'une nouvelle collection « jeunesse » chez Pierre Tisseyre. On cherchait des manuscrits. Sans trop y réflé-

chir, j'envoyai *L'ombre du sorcier* et la réponse positive me parvint quelques mois après. Le roman sortit en décembre 1997, orné d'un « label » « Horreur », discutable, qui n'allait certes pas m'aider pour les prix littéraires, ni pour la critique. Loin d'être un roman d'horreur, *L'ombre du sorcier* se voulait avant tout un pastiche des romans-feuilletons du XIX^e siècle et des *serials* du XX^e, que j'avais eu le loisir d'étudier et d'analyser en profondeur à l'occasion de recherches effectuées pour mon mémoire de maîtrise. On y retrouvait donc une structure narrative plus relâchée que rigoureuse, des dialogues emphatiques, des coups de théâtre à répétition, des passages secrets, une jeune héroïne aux prises avec un sorcier caricatural et outrancier, etc.

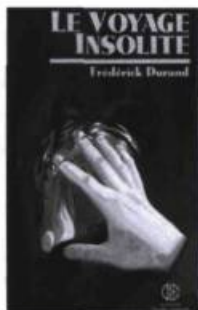
Rétrospectivement, je m'avoue un peu surpris que *L'ombre du sorcier* existe. Le roman fut mal accueilli et mal compris. Il faut noter que le paratexte pouvait lancer lecteurs et critiques sur des fausses pistes et, par là même, mal orienter le pacte de lecture et l'horizon d'attente. Cela étant dit, je me rends bien compte aujourd'hui que, d'un point de vue littéraire, l'écriture de ce livre n'est pas très maîtrisée.

De toute manière, au moment où les critiques parurent, mon deuxième roman, *Le voyage insolite*, avait déjà été publié, en mai 1998. Il s'agissait d'un texte plus récent, écrit à l'automne 1997, plus réussi. Il était question d'une thématique qui m'interpellait beaucoup, à cette époque, celle des mondes parallèles qui renvoyaient une image à la fois fidèle et déformée de notre réalité. *Le voyage insolite* part d'une scène très classique de la littérature fantastique, celle du miroir. Peut-on passer à travers un miroir et y trouver un monde inversé ?

Pour ajouter une originalité nécessaire au roman, j'étais parti de deux idées : 1) Si on traverse un miroir et que, de l'autre côté, on voit un deuxième miroir, le traverser nous ramènera-t-il à notre point de départ ? 2) Peut-on ramener d'un tel voyage une sorte de maladie qui modifie lentement notre réalité ?

Le voyage insolite est un roman d'aventures fantastiques qui est sans doute l'un des romans-jeunesse les plus classiques que j'aie écrits. La réception critique avait été nettement meilleure que pour *L'ombre du sorcier*... J'écrivis un troisième roman destiné à Pierre Tisseyre, *Le carrousel pourpre*, beaucoup plus littéraire et imaginaire que les deux précédents. Il fut refusé pour des raisons singulières : la directrice littéraire de l'époque évoquait son climat triste qui provoquait, disait-elle, une certaine apathie chez le lecteur ! La collection « Chacal », par la suite, allait prendre une direction plus traditionnelle, après l'éclatement des premiers titres publiés. Quelques scènes censurées du *Voyage insolite* m'avaient aussi un peu peiné, et je pense que la version initiale était meilleure que le résultat final publié en 1998.

Ensuite, contre toute attente, j'ai été « dans les limbes » pendant deux ans. J'avais conscience de pratiquer



Sans avoir la prétention de vouloir occuper une place « à part » dans la littérature fantastique, je dois quand même dire que je goûtais de moins en moins (et la tendance s'est maintenue) une grande part de la production du genre, que je commençais à trouver nettement paralittéraire : formules, réalisme de convention, écriture peu recherchée, pas assez de trouvailles en ce qui concerne l'imaginaire, et une vision du monde dominée par un système d'opposition binaire très réducteur.

un fantastique non conventionnel, qui risquait peut-être de ne pas trouver de place chez les éditeurs, à cause de son univers trop en marge de ce qui se publiait, même dans les collections spécialisées. Par exemple, mon roman *Promenade nocturne sur un chemin renversé* ne fut pas retenu par les éditions Alire. Dans une lettre de refus personnalisée (qui est tout à son honneur), le directeur littéraire Jean Pettigrew m'écrivait en février 2000 : « De fait, malgré des thématiques dont l'originalité a été jugée plus que satisfaisante – Permettez-moi de mentionner que votre imaginaire, tour à tour fantastique, surréaliste ou absurde, est fascinant ! –, le comité de lecture [...] a effectivement jugé que les éditions Alire, compte tenu des attentes de son lectorat traditionnel et du nombre restreint de titres qu'elles publient annuellement, ne seraient pas en mesure de commercialiser convenablement vos ouvrages ».

J'ai donc continué à envoyer *Le carrousel pourpre* chez différents éditeurs qui ne l'ont pas retenu eux non plus. Les lettres de refus n'ont jamais mis en doute sa valeur littéraire, s'appuyant plutôt sur des questions de collections, de format ou de délais à respecter. Il est bien dommage, d'ailleurs, que ces « formats » et ces « collections » exercent souvent une certaine tyrannie...

Le carrousel pourpre est paru en 2001 chez Hurtubise HMH. Une nouvelle branche de la collection « Atout » (13 ans et plus) fut créée pour accueillir ce roman, et de bons titres allaient paraître, notamment *L'empire couleur sang* de Denis Côté (rappelant un peu les travaux du polariste français René Reouven), que les adultes peuvent lire avec autant de plaisir qu'un lectorat plus jeune.

En discutant avec la directrice littéraire jeunesse de HMH à l'automne 2001, je proposai, sans trop d'espoir, le manuscrit de *Promenade nocturne sur un chemin renversé*. Il s'agissait, à mon sens, d'un texte beaucoup trop noir pour être publié dans une collection « jeunesse ». Avec ce roman destiné aux adultes, j'ai voulu faire un texte ésotérique qui renvoie à un univers de magie noire moins conventionnel et banal que ce que beaucoup de films et de romans véhiculent. À quelques exceptions près, on présente souvent une vision ridicule ou folklorique de l'occultisme, pratiquant une sorte d'ethnocentrisme métaphysique : par souci de ne pas dépayser le spectateur/lecteur (ou par paresse), on ramène tout à sa réalité immédiate. Le diable devient un homme d'affaires, Dieu est montré à l'aide de rayons de soleil qui déchirent les nuages, etc. Du convenu.

M'étant assez documenté sur la question, ayant préalablement publié une nouvelle baignant dans un climat semblable dans la revue *Solaris* (« Nocturne », 1998), j'avais conçu ce récit que je voulais fou, inspiré à la fois du nouveau roman à la Robbe-Grillet, des livres occultes que j'avais lus, et véritablement dirigé par la volonté d'écrire un roman *singulier*, bizarre et différent.

Sans avoir la prétention de vouloir occuper une place « à part » dans la littérature fantastique, je dois quand

même dire que je goûtais de moins en moins (et la tendance s'est maintenue) une grande part de la production du genre, que je commençais à trouver nettement paralittéraire : formules, réalisme de convention, écriture peu recherchée, pas assez de trouvailles en ce qui concerne l'imaginaire, et une vision du monde dominée par un système d'opposition binaire très réducteur. Que d'émules de Lovecraft et d'Anne Rice ! Hélas, la situation s'est détériorée en 2005... Heureusement, il y a des exceptions, comme *Aliss* de Patrick Senécal, un ouvrage qui réunit toutes les qualités dont j'ai parlé, sachant surprendre, dépayser, provoquer des émotions... Dans la même lignée, *L'aile du papillon* de Joël Champetier est également une belle réussite.

Désormais, je ne base pas vraiment mes lectures sur des critères génériques, préférant plutôt retrouver un style, une vision, une *voix*. Pour moi, ce qui prime avant tout, c'est la qualité littéraire, le travail sur l'imaginaire et sur l'écriture, envisagée d'un point de vue formel.

La notion de paralittérature me semblait jadis un peu suspecte, mais on dirait que beaucoup de collections spécialisées la justifient aujourd'hui. Le paysage littéraire a changé depuis les années 1980. Il suffit de consulter les rayons SF/Fantastique/Fantasy des librairies pour le constater : du côté de la France, je remarque beaucoup de traductions de best-sellers plus ou moins inspirés, un grand nombre de romans basés sur des télé-séries, écrits et traduits très vite par des mercenaires de la plume... J'ai rencontré certains d'entre eux, et ils m'ont souvent parlé de leur emploi de manière cynique et désenchantée : ils faisaient ce travail uniquement pour l'argent et méprisaient de manière ostensible les romans qu'ils traduisaient.

Les collections françaises qui ouvrent leurs portes aux auteurs francophones se raréfient, on leur préfère des rééditions. Beaucoup de ces livres semblent manquer d'audace, de ce petit quelque chose capable d'étonner. J'ai souhaité y remédier à ma façon avec *Promenade nocturne*, qui se voulait radicalement « autre », peu « commercial ». Je fus assez étonné qu'il soit accepté par Hurtubise HMH, en 2002. Si j'ai eu à censurer deux ou trois passages du roman, le résultat final n'a quand même pas souffert de beaucoup de compromis et on y trouve, je crois, un certain nombre de scènes assez baroques et potentiellement dérangeantes (cela dépend des lecteurs, bien sûr). L'avertissement de la quatrième de couverture (« destiné aux 14 ans et plus ») m'avait fait un peu sourire, car, dès lors, on commençait à ne plus vraiment parler de littérature jeunesse, malgré le classement en librairie.

Le livre causa un certain émoi chez les gens de HMH – je dois cependant dire que le climat de travail y fut toujours agréable et que les livres ont bénéficié de belles pages couvertures signées Stéphane Poulin. Je comprends aussi qu'il puisse avoir choqué. À certaines questions à ce sujet, j'ai répondu que : 1) Il s'agit d'une œuvre

de fiction, pas de la réalité. 2) Le travail d'un écrivain consiste à « montrer », pas à « dire ». Il est facile d'écrire : « Il fut témoin d'une scène horrible ». Il est plus difficile de *montrer* cette scène horrible, en tâchant de faire vraiment ressentir au lecteur ce qu'on décrit. 3) Ce n'est pas parce qu'un écrivain décrit une scène qu'il l'*endosse moralement*. Par exemple, *en général* (je dois tenir compte d'auteurs comme Sade) un auteur (ou un cinéaste) qui raconte un meurtre ne conseille pas au spectateur/lecteur d'aller faire la même chose.

Comme Octave Crémazie, je n'aime guère les donneurs de leçons qui cachent un endoctrinement sous une fiction destinée à mieux « faire passer la pilule »... Mais je comprends qu'un tel choix puisse sembler suspect dans le cadre de la littérature jeunesse, régie par un certain nombre de conventions.

Pour cette raison, je me suis senti de plus en plus prisonnier de ce cadre qui ne me permettait pas d'aller jusqu'au bout de mes idées. Je souhaitais aussi écrire des romans plus longs, plus fouillés... Heureusement, cette période a été favorable pour le fantastique québécois destiné à un public « adulte ».

Le début du XXI^e siècle a en effet permis à plusieurs éditeurs québécois de se lancer dans ce genre. En plus d'Alire qui a tracé la voie, on peut également citer Les Intouchables, Arion (dont je n'ai hélas pas encore pu lire la production) et La Veuve noire éditrice. Cette dernière maison a été fondée par Édith Madore et se spécialise, elle aussi, dans la littérature « de genre » de qualité (polar, espionnage, fantastique). Parmi les titres publiés chez La Veuve noire, j'ai été particulièrement surpris par *Les enfants de chienne*, un roman d'espionnage de Camille Bouchard, dont l'écriture fluide et élégante est à la hauteur de ses préoccupations élitiques et de sa construction complexe.

En 2003, j'ai donc eu l'honneur de figurer parmi les quatre premiers titres de La Veuve noire, aux côtés de deux polars et d'un roman basé sur la mythologie. Puisque, avec chacun de mes romans, je cherche à ne pas me répéter, il fallait aborder le genre différemment. *L'ombre du sorcier* était un pastiche de romans-feuilletons, *Le voyage insolite*, un roman d'aventures fantastiques, *Le carrousel pourpre*, un livre plus délibérément littéraire et poétique, et *Promenade nocturne*, un roman ésotérique et bizarre.

Dernier train pour Noireterre (La Veuve noire, 2003) est avant tout un roman d'humour où j'ai souhaité ne mettre aucune limite à l'imagination, ce qui peut expliquer sa finale extravagante. En 2004, paraissait *Au rendez-vous des courtisans glacés*. Le défi, cette fois, était d'ancrer le récit dans le Québec contemporain, de partir d'une base réaliste assez solide, et d'aboutir à une série de scènes noires et surnaturelles. Pour ces romans destinés aux adultes, d'ailleurs, j'ai toujours utilisé un plan rigoureux et consacré de nombreuses heures à des recherches documentaires par souci de véracité et de

crédibilité. Pour ces livres, j'ai suivi ma ligne directrice habituelle : j'aime que les œuvres narratives aient une certaine substance, de l'audace, qu'elles soient capables de provoquer la réflexion et qu'elles se démarquent par une recherche formelle visible.

L'île des cigognes fanées est paru en août 2004. C'est la suite de *Dernier train*, mais cette suite est moins directement humoristique que le premier tome. L'humour est plus noir, plus grinçant, et le résultat est sans doute une synthèse de tous mes romans précédents.

Enfin, en février 2005, est paru aux éditions d'art Le Sabord un recueil de poésie, *Tu peux me déchirer*, sur lequel j'ai travaillé pendant quatre ans. L'essence même de la poésie est souvent fantastique, un fantastique qui n'est pas expliqué, qui est simplement donné à lire, avec son lot d'images surprenantes, d'associations d'idées, de travail sur la langue, sur sa prosodie, sur les effets qu'elle peut provoquer.

Au moment où j'écris ces lignes, j'ai terminé deux autres romans qui n'appartiennent pas au fantastique : un thriller historique, *Au carrefour des trois éclipses*, et un roman de littérature générale, *Comme un goût d'aurore sur une idée fixe*. Beaucoup d'artistes l'ont dit, et même s'il s'agit en quelque sorte d'un cliché, je me contenterai de souligner que les œuvres semblent souvent s'imposer d'elles-mêmes. Je ne me suis jamais dit « Je vais écrire un roman fantastique » avant d'entamer la rédaction d'un livre. Ce qui comptait, c'était de donner le meilleur de soi-même et d'y voir, chaque fois, un défi renouvelé.

L'un des problèmes à surmonter pour parvenir à l'existence d'une littérature québécoise fantastique était ce « recul », cette incrédulité des médias, des lecteurs et des éditeurs à l'égard du fantastique « local ». Le thriller italien fantastique des années 1960 a dû affronter une méfiance semblable, en se dotant souvent de génériques farfelus remplis de noms aux consonances anglo-saxonnes. Les spectateurs italiens, bernés, remplissaient donc les salles sans savoir qu'ils allaient voir de faux films américains...

Il me paraît évident qu'aucun genre n'est spécifique à un pays propre – à titre d'exemple, bien que beaucoup de Français prétendent ne pas avoir « la fibre fantastique », la multitude de bons « fantastiques » publiés en France depuis des années (Ruellan, Pagel, Brussolo, Agapit, Duguël, Françaix, Mercier, Rollin, etc.) devrait suffire à nous persuader du contraire.

Quoi qu'il en soit, le fantastique québécois semble bel et bien lancé. Le film *Sur le seuil* a contribué à susciter l'attention du lectorat québécois sur la production locale, de même que le succès d'*Amos Daragon*. Souhaitons que d'autres suivront, mais avec la télésérie *Grande Ourse* et l'émergence de collections consacrées au genre, il semble que le processus soit bel et bien amorcé...

* Écrivain et professeur au Collège Laflèche ainsi qu'à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

